

La mort de Jésus-Christ

Autor(en): **Martin, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **22 (1889)**

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA MORT DE JÉSUS-CHRIST

PAR

ERNEST MARTIN

Tout pasteur est appelé au moins une fois par année à parler du haut de la chaire de la mort de Jésus-Christ. A moins de répéter de simples formules qui, je le reconnais, portent en elles un contenu capable d'agir sur les âmes, il faut qu'il se fasse une certaine idée du rôle que cette mort joue dans l'œuvre du salut. Malheureusement si un prédicateur essaie d'indiquer ce rôle, on lui reproche de faire de la dogmatique. Peut-être sera-t-il permis dans les pages de cette *Revue* de risquer quelques observations, voire même quelques raisonnements, tendant à éclaircir mes propres idées sur la mort du Sauveur et plus encore à les proposer à des critiques fraternelles.

Je crois que la mort de Jésus tient une place beaucoup moins grande qu'il ne semble dans les convictions des chrétiens. On dit avec respect et à la suite de Paul que Christ est mort pour nos péchés, mais cette affirmation n'éveille pas des sentiments nets, ne renvoie pas à des expériences spirituelles, marquées avec précision dans la mémoire. C'est un fait que je constate, un fait fâcheux ; je n'en conclus certes pas que la mort de Christ a peu d'importance pratique pour la foi des fidèles, mais tout au contraire que l'absence d'idées sur ce fait capital est préjudiciable à cette foi. Au risque de passer pour un intellectualiste et un doctrinaire, je prétends que la piété et la vie spirituelle des simples seraient plus vigoureuses et

plus progressives à tous égards, s'ils se représentaient avec plus de netteté en quoi consiste le sacrifice de Jésus-Christ.

L'affection et la reconnaissance que nous éprouvons pour un ami qui, dans un moment décisif ou pendant une période prolongée, nous a rendu un service ne sont-elles pas accrues par la connaissance des actes par lesquels ce résultat a été obtenu ? Suffit-il que nous jouissions du bienfait ? n'est-il pas parfaitement naturel que nous cherchions à connaître les détails, les démarches, les efforts, les dévouements ? Si nous restons dans l'ignorance à cet égard, si nous ne cherchons pas à surmonter la discrétion, naturelle aussi, du bienfaiteur, n'est-on pas plus en droit de nous reprocher l'indifférence qu'on ne serait autorisé à nous taxer de curiosité dans le cas contraire ?

L'horreur de ce qu'on appelle la dogmatique, quand elle n'est pas de la paresse, provient d'une crainte instinctive de voir s'évanouir des émotions au contact de la pensée rigoureuse ; cette crainte est elle-même le symptôme d'une réelle inexpérience chrétienne, d'une réserve regrettable dans la relation avec Jésus-Christ.

Ne croyez pas que je rêve de remplacer les sentiments par des doctrines ou des idées, mais contesterez-vous que les sentiments font naître des idées ? Si, comme je le crois, cela est vrai, il en faut conclure que l'absence d'idées révèle la faiblesse des sentiments ? et surtout la vie religieuse se compose d'expériences plutôt que de sentiments, or les expériences sont des faits de l'ordre spirituel qu'on observe, des résolutions dont on a conscience, des actes de volonté pour atteindre un but qu'on aperçoit, des relations qu'on noue et qu'on rend chaque jour plus étroites. Ou bien disons que le domaine de la foi est l'empire de la fantaisie religieuse, — et nous serons en nombreuse compagnie, — ou bien reconnaissons qu'un croyant, pour peu qu'il ait l'habitude de la réflexion, peut arriver à se faire des idées ou des représentations des objets de sa foi, et surtout de l'objet principal de sa foi, Jésus, la vie de Jésus, les actes de Jésus.

Nous dogmatisons, d'ailleurs, sans le savoir. Prononcer le

nom de Jésus-Christ, c'est poser une affirmation considérable, puisque c'est résister en face au sanhédrin qui l'a condamné, c'est trouver dans son attachement à la personne de Jésus assez de confiance pour déclarer que cet imposteur rejeté par les chefs religieux de son peuple est bien le Messie, trouver dans sa conscience assez de faits constatés pour motiver cette déclaration en disant qu'il a établi une nouvelle relation avec Dieu, une alliance fondée sur le pardon et garantissant tous les progrès jusque dans la vie éternelle. Parler de Jésus comme de son Sauveur, c'est aussi affirmer qu'il a opéré une délivrance et par là inauguré une série de victoires et de conquêtes spirituelles. L'apôtre Paul indiquait cela dans sa fameuse déclaration à Timothée. « C'est une vérité certaine et digne de toute créance que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier, mais j'ai obtenu miséricorde. » En cherchant un instant dans cette courte proposition on y découvrira sans peine beaucoup plus que l'expression de certains sentiments ineffables, savoir la constatation de faits historiques et de faits spirituels, des jugements sur ces faits aboutissant à une certitude, des vues claires dues à des observations attentives et à des décisions énergiques.

On se rend compte qu'on s'aventure davantage dans la dogmatique lorsqu'on soutient que la mort de Jésus est un sacrifice, et c'est vrai, mais ce terme de sacrifice est-il bien compris? est-il bien approprié à notre langage et à nos expériences? n'est-il pas emprunté à tout un ordre de pensées, d'habitudes et d'institutions qui ne sont plus les nôtres? Quoi qu'il en soit, c'est un effort pour caractériser le fait et faire voir comment il atteint son résultat connu.

Dans ces quelques pages, je voudrais aussi tenter, en toute modestie, de m'expliquer un peu à moi-même comment la mort de Jésus-Christ obtient le salut des pécheurs. Incapable de déployer des connaissances empruntées à l'histoire des dogmes ou à l'exégèse, je procéderai par simple observation; observons les faits de l'ordre moral qui se présentent à nous ou bien racontés dans les Evangiles, ou bien produits sous nos

yeux dans les êtres vivants. Nous prenons pour point de départ de notre étude ces deux faits proposés à notre observation ; l'un ancien, la mort de Jésus-Christ, telle qu'elle est racontée dans les Evangiles et commentée par les apôtres ; l'autre actuel : le salut, sinon accompli sous nos yeux, du moins commencé et saisi par la foi de nombreux croyants, et nous nous demandons : Comment le premier de ces faits conduit-il à l'autre ?

Le second est plus facile à étudier, parce qu'il est plus directement à notre portée et qu'il se reproduit souvent dans un grand nombre d'individus. Le premier est unique, raconté par les évangiles dans ses traits extérieurs, et par les épîtres dans sa valeur intime ; les explications qu'en donnent les apôtres leur sont suggérées par les observations qu'ils ont faites sur leurs propres personnes ; nous ne pouvons donc mieux faire pour comprendre le fait lui-même et les commentaires primitifs que de suivre la même voie, ouverte par les premiers commentateurs du fait, les apôtres.

Jetons donc un coup d'œil sur les croyants, les chrétiens de tous les âges :

Voilà des hommes divers d'époque, de facultés, d'éducation qui tous s'accordent à dire que leurs péchés leur sont pardonnés et que malgré leurs fautes, qu'ils sont les premiers à reconnaître, ils se confient en la bienveillance divine et attendent avec assurance une vie éternelle de sainteté et de bonheur. Cette humilité, ce courage, cette fermeté leur sont acquises, ils l'affirment, par un être qu'ils appellent Jésus-Christ et auquel ils sont personnellement attachés. Avant d'être ainsi liés à Jésus-Christ, ils étaient légers, sans connaissance d'eux-mêmes ou sourdement tourmentés par le mécontentement ; cet état antérieur ils le comprennent mieux maintenant et ils le définissent, dans la multitude de ses aspects, par le mot de péché. Ce mot désigne une vie séparée de Dieu, sans but suprême, une conscience obscure comportant toutes sortes d'erreurs et de fautes, depuis les plus délicates jusqu'aux plus grossières, les moins voulues et les plus conscientes, en actes et en intention.

Quand même cet état n'est bien aperçu et compris que lorsqu'on en est sorti et dans la mesure où l'on en est sorti, il se révèle plus ou moins nettement à la conscience par une souffrance morale tenant de la crainte, de l'inquiétude et de la honte ; cette souffrance est un avertissement, comme le malaise physique est un symptôme du désordre profond de l'organisme, et elle provoque des luttes intérieures : le pécheur ne veut pas s'avouer à lui-même qu'il est en faute, et comme la lumière extérieure ne vient pas le forcer à reconnaître la vérité, il détourne les yeux de son mal et recourt à tous les procédés pour se distraire ou trouver des atténuations. La lutte offre beaucoup d'incidents suivant que le sentiment du péché s'éveille ou que l'effort pour le comprimer redouble. Lorsque la conscience l'emporte, et on voit ce phénomène dans le christianisme et dans les autres religions, elle impose à l'homme un besoin de réparation.

Vaincu alors par l'évidence, le pécheur renonce à se soustraire à la constatation du mal et il reconnaît que le mal est un fait passé mais non pas disparu, oublié mais non pas anéanti ; c'est un fait acquis, une tache, une perte, une chute, et devant le fait accompli que la conscience condamne il ne reste qu'une issue : Réparer, c'est-à-dire remettre les choses en l'état. Alors apparaissent les sacrifices, les pénitences, les austérités, les tristesses, celles de Luther comme celles de l'Hindou.

Rien de plus juste, mais comment réparer et, pour commencer, que faut-il réparer ? Deux choses ; le péché est une offense à Dieu et un préjudice porté au pécheur lui-même. Les deux choses se tiennent mais elles sont différentes.

L'offense à Dieu peut être réparée ou expiée, ce qui revient au même, par l'aveu, le repentir, l'humiliation, la condamnation de soi-même ; c'est la seule vraie expiation, toute autre n'est qu'une apparence, ou à peu près, une représentation artificielle, peut-être très brillante et très coûteuse, comme les cérémonies de beaucoup de cultes, mais vaine parce qu'elle est artificielle. En quoi un châtiment expie-t-il une faute, fût-il prolongé pendant l'éternité ou fût-il l'anéantissement du pécheur lui-même ? Il ne répare rien, il constate la faute et le

droit de l'offensé, et en cela il est juste, mais il n'est que juste et non pas justifiant, pour me servir d'une expression de saint Paul.

L'humiliation pleine, claire, franche, la vue nette de la faute remplit toutes les conditions de la réparation ; elle rend hommage à l'autorité, elle prononce la condamnation de la faute par la bouche même de l'offenseur, elle est un châtiment puisqu'elle fait souffrir l'orgueil personnel, et ce châtiment n'est pas artificiel, ni raffiné, il est naturel et spontané.

Est-ce donc si facile de réparer les fautes ? Les milliers de pénitents qui s'approchent des sanctuaires chrétiens et païens sont donc arrivés au terme de leurs peines ? le pardon leur est gagné par leur repentir ? Non pas. L'humiliation réparerait l'offense à Dieu, mais le pécheur est incapable de cette expiation parce que le péché, tout en outrageant la majesté divine, s'est retourné contre son auteur et a diminué sa vigueur morale.

Le pécheur après sa faute, fût-elle unique, n'est plus ce qu'il était auparavant, sa capacité morale est réduite, sa conscience est affaiblie. Pour prononcer la condamnation de son offense et en sentir toute la gravité, il lui faudrait une conscience supérieure à celle qu'il avait lorsqu'il a commis l'offense : or l'offense a eu précisément pour effet de rabaisser la conscience. La réparation est impossible. Par lui-même le thermomètre ne peut pas remonter, même d'un degré.

Sans doute le repentir existe chez le pécheur, mais c'est un repentir impuissant, accusateur mais non réparateur. Faute de rendre à la conscience son intégrité, il remplit l'imagination et la jette dans des terreurs infinies. L'humiliation qui mesure la faute, la condamne et la surmonte est hors de sa portée.

Que disent de cela les chrétiens, ces croyants paisibles qui comptent sur la vie éternelle et possèdent leur pardon ? Ils ont franchi ce point au-dessous duquel il n'est pas possible de s'humilier efficacement ; avec Jésus-Christ ils ont appris à se repentir et c'est pour cela qu'il est leur Sauveur. Ils ne sont pas arrivés d'entrée à cette humiliation victorieuse, leur foi les y a conduits de progrès en progrès.

Suivons cette foi depuis son origine. Parmi les contemporains de Jésus, les uns se déclarèrent aussitôt contre lui, d'autres l'admirent, beaucoup se laissèrent gagner par son affection sérieuse et débordante. Dès qu'un attachement avait rapproché un israélite de Jésus, que ce fût Marie, la sœur de Lazare, ou un péager inconnu, il y avait foi, c'est-à-dire confiance, abandon. Mais cette foi courait de grands risques, elle était fort menacée, il fallait qu'elle progressât ou qu'elle pèrît ; les résistances des chefs du peuple, leur autorité pesait d'un grand poids sur l'âme des simples, et si la confiance en Jésus ne prenait pas un développement marqué, elle était étouffée par les épines de l'asservissement aux prêtres et de la crainte qu'ils inspiraient.

Jésus, admis résolument dans une âme, y fortifiait au contraire ces mouvements de conscience dont nous avons parlé, qui avertissent le pécheur de son état et lui font désirer le retour au bien ; sa présence spirituelle, la confiance en lui, affermissaient des résolutions auparavant chancelantes, et excitaient des espérances de relèvement autrefois déçues aussitôt après leur naissance. Ainsi commençait une vie intérieure nouvelle, non plus insouciant et satisfaite ni sombre et sans direction, mais animée d'une force intérieure naissante et éclairée par une lumière pleine de promesses ; le soulagement déjà obtenu et l'attente de progrès nouveaux augmentaient l'affection pour Jésus et la confiance en lui, et par une conséquence naturelle, l'affection provoquait une connaissance plus approfondie de sa personne, un commencement de ce qui, plus tard, devait devenir la communion avec Christ, la vie en Christ.

Chaque incident de la vie de Jésus était étudié par un effort très supérieur à la curiosité : l'avidité à saisir les profondeurs de dévouement qui se révélaient peu à peu, à mesure que le drame avançait et que le Sauveur se donnait de plus en plus. Que dut être pour les croyants inachevés la mort de cet ami si supérieur et si puissant sur leurs consciences ? Un épouvantable désastre, puis, pendant les jours qui suivirent et où la résurrection n'était pas encore annoncée hors du cercle des

disciples, un objet de réflexion intense, guidée par le souvenir des faits de détail dont on avait été témoin, par la connaissance déjà acquise de cette âme qui des moindres actes faisait des révélations de son amour et qui montrait partout et à tous une sympathie sans mesure. Jésus, se disait-on, ne pouvait pas s'être seulement laissé mettre à mort comme tant d'autres victimes de la dureté romaine. Lui qui souffrait des maladies des autres, de leur incrédulité et de leurs fautes, était-il resté au supplice renfermé dans la contemplation de sa propre douleur et de sa propre déception ou absorbé par sa propre patience ? Non, cette mort qu'il voyait venir, cet insuccès qu'il acceptait d'avance, il avait certainement su les transformer en une conquête nouvelle. Il devait y avoir dans sa mort un dévouement pour ceux qu'il aimait. Ne l'avait-il pas dit en propres termes : « Ceci est mon corps rompu pour vous, ceci est mon sang qui va être versé pour vous ? »

De même, à notre époque, on commence par être captivé par la supériorité morale et la bonté de Jésus telles qu'elles se montrent pendant sa vie terrestre ; puis on fait des découvertes dans son caractère et dans les traits de sa carrière ; plus on s'attache, plus on déchiffre ce qui au premier abord semblait indifférent ou impénétrable ; la mort de Jésus devient un objet d'étude, et on y cherche ce qui était en lui à tout instant, la commisération, la sympathie, la faculté unique de se mettre à la place des autres, d'éprouver leurs émotions, de devancer même leurs élans pour les provoquer, en un mot de se donner.

En suivant cette voie nous croyons maintenant pouvoir montrer dans le supplice de Jésus un acte d'humiliation acceptée, ou plutôt voulue, par lui au nom et au profit de l'humanité.

Voici comment on pourrait essayer de décrire ce fait moral sans égal. Jésus savait que ses ennemis l'emporteraient sur lui, mais en voyant s'approcher le moment de la crise fatale, il éprouve une sorte d'effroi à la vue de ce débordement d'inintelligence spirituelle et d'aveugle ingratitude. Déjà auparavant il avait déploré la faute de ceux qui ne savaient pas

voir les signes des temps et en arrivant à Jérusalem il a pleuré sur la ville qui tue les prophètes et qui n'aperçoit pas la valeur des intérêts les plus élevés ; puis, lorsqu'il sait qu'il va être arrêté brutalement, traitreusement par ceux qu'il a voulu éveiller à une vie supérieure, il est saisi par le contraste démesuré entre ses intentions et les sentiments qu'il rencontre. Il demande alors à Dieu de lui épargner cette amertume, d'arrêter ces violences, d'éclairer ces ténèbres spirituelles, d'écarter cette faute suprême, le meurtre du Sauveur. Il ne recule pas devant le sacrifice de sa vie, il est épouvanté par le péché dont il sera la victime. Ce qui provoque les angoisses de Gethsémané, ce n'est pas le coup qui va le frapper, c'est la pensée qui dirige le coup.

Il n'hésite pas à le recevoir, si le coup est porté ; il espère que la haine désarmera. Une fois que le mal doit suivre son cours, il l'attend de pied ferme et sait quelle est sa tâche. Le péché est arrivé à son paroxysme, le Sauveur envoyé de Dieu pour offrir la vie aux hommes va être repoussé, méconnu et traité de malfaiteur ; tout est fini, le monde est condamné sans rémission, il roule au bas de la pente. Non, Jésus résiste encore à la ruine imminente. Devenu Fils de l'homme, il fait partie de cette humanité rebelle, il ne l'abandonne pas en cet instant fatal. Jamais il n'a eu de peine à se transporter de cœur dans la situation de ces êtres dégradés et aveuglés qu'il aime ; à cette heure de ténèbres il ira jusqu'au bout, il fera l'expiation, la seule vraie, la seule efficace : il s'humilie, il se repent de la faute que les autres commettent sur lui ; il n'est plus lui, il est tout entier dans les hommes.

C'est un sacrifice assurément, mais pourquoi faudrait-il ramener ce sacrifice aux proportions des figures de l'ancienne alliance, en ajoutant seulement que la victime était d'un prix infini ? Non, Jésus a fait pour nous ce qui était la seule chose réelle à faire, il s'est repenti ; le sacrifice n'est pas dans la mort de Jésus, il est dans son âme qui en mourant se confond avec celles des pécheurs et se repent pour ceux qui ne se repentent pas. Au Calvaire s'achève le baptême de repentance accepté, demandé par Jésus à Jean, non par imitation ni par

substitution mais par identification. Paul éprouve un sentiment analogue mais inférieur, qui peut être considéré comme une conséquence de celui de Jésus lorsqu'il dit (Rom. IX, 2, 3) : « J'éprouve une grande tristesse et j'ai dans le cœur un chagrin continuel, car je voudrais moi-même être anathème et séparé de Christ pour mes frères, mes parents selon la chair. » Jésus n'a pas subi passivement la malédiction divine méritée par le péché des hommes. Il l'a sentie peser sur sa conscience, devenue la conscience du genre humain. La condamnation n'est pas tombée fatalement sur lui, il l'a prononcée de lui-même sur lui-même.

Ainsi la réparation, qu'aucun homme ne pouvait offrir, a été introduite par Jésus dans l'histoire de l'humanité ; il s'est trouvé un homme qui, non pas seulement d'en haut et du dehors, mais du dedans a embrassé le péché dans toute son étendue et dans toute sa gravité et l'a condamné en sa personne. Bien que je ne puisse pas, pour beaucoup de raisons, me livrer à une étude exégétique, ne me sera-t-il pas permis d'invoquer ici le passage de Paul où il dit que Jésus *a été fait péché* pour nous (2 Cor. V, 21) et d'ajouter que c'est lui-même qui s'est fait péché pour réparer le péché en le condamnant dans sa propre personne.

Cette humiliation intérieure de Jésus, ce repentir avait élu domicile en son âme dès longtemps ; mais elle ne pouvait atteindre son apogée qu'au moment de sa mort, parce que cette mort était chez ceux qui la lui infligeaient un péché supérieur à tous les autres, la conséquence la plus extrême de l'état de corruption et d'aveuglement où était tombée la race humaine. Le peuple auquel il avait été le plus donné, celui dont l'éducation morale et religieuse avait été la plus complète, rejette le Messie promis et attendu. Rien de pareil ne s'était vu ; ils ne savent ce qu'ils font, mais c'est précisément cette inconscience qui accuse le mieux la profondeur de leur chute morale. Où le péché abonde, la grâce surabonde. Jésus, qui n'est jamais indifférent ni étranger à rien de ce qui se passe dans l'homme, le suit dans cette profondeur et s'identifie à lui ; il peut par une sympathie sans limite réparer la faute au mo-

ment même où elle se commet. Il y a un homme qui fait pénitence, il y a une conscience qui veille et c'est par là que la mort de Jésus, le plus grand des crimes, devient le sacrifice rédempteur.

La mort de Jésus est un fait objectif, un fait accompli, il le dit lui-même sur la croix. La conscience humaine a eu la force de s'humilier pleinement ; cette humiliation n'est pas seulement une douleur violente, un regret vengeur, un remords, c'est une condamnation spontanée et à laquelle rien n'échappe. Le péché est expié.

Mais tout n'est pas encore achevé. La Vulgate et Luther, peut-être plus favorisés par leur idiome, en tout cas plus fidèles au texte original, n'ont pas dit : *tout* ; c'est notre langue (Jean XIX, 30), ce n'est pas le Sauveur qui a dit : *Tout* est accompli. La porte est rouverte, mais elle est étroite et il faut encore que chacun y passe à son tour et pour son propre compte. Maintenant toute conscience peut se condamner à son tour, à la vue et sous l'empire de l'humiliation de Jésus.

Ainsi le Sauveur a pleinement satisfait à la justice divine, il a présenté à Dieu la condamnation du péché prononcée par une conscience humaine, il a reconnu l'autorité divine, la violation de la loi et il a souffert de cet aveu. L'expiation est faite objectivement et je serais très disposé à interpréter de cette façon, comme Calvin, l'article du symbole : Il est descendu aux enfers.

De plus, il a ouvert la voie à l'humiliation de tous les pécheurs. Il ne serait pas conforme à la justice que personne fût dispensé de souffrir pour ses fautes en les déclarant contraires à la volonté de Dieu ; aussi le sacrifice de Jésus n'équivaut-il pas à une dispense ; au contraire, il permet à chaque pécheur de présenter l'expiation morale de ses propres péchés et de s'associer par là à l'expiation humaine.

Sans aucun doute le sacrifice du Calvaire délivre l'homme de beaucoup de craintes, de troubles et de la perspective du châtement définitif, puisqu'il lui obtient le pardon. Mais ces craintes et ces troubles, et même le châtement éternel ne sont pas une réelle expiation ; ils ne sont qu'une représentation de l'expiation juste et justifiante, qui est la repentance.

Le croyant qui s'est uni au Christ par une vive confiance voit se continuer en lui cet épanouissement de la conscience dont nous avons parlé plus haut, et à mesure qu'il se sanctifie, à mesure aussi il devient plus capable de se condamner, de voir la réalité et la grandeur de son péché. Par la communion croissante avec son Maître il le suit dans les profondeurs du repentir qui devient à juste titre le sien. Le monde à venir nous réserve des progrès dans la sanctification et dans l'humiliation, parce qu'il nous réserve des progrès dans la communion avec Christ, cependant dès aujourd'hui nous sommes pardonnés si nous croyons au Fils de Dieu qui nous a aimés et qui s'est donné lui-même pour nous. (Gal. II, 20.)

Ne disons pas que Dieu pardonne au pécheur qui se repent. Ce serait arrêter l'œuvre du salut en renouvelant la propre justice des légers qui se savent gré de leur insuffisante pénitence, et la crainte des consciencieux qui ont la certitude de ne pouvoir rien faire pour gagner le pardon. Disons que Dieu reçoit en grâce le pécheur uni à Christ. Ce pécheur, renouvelé par sa foi, répare ensuite pour sa part le péché, ayant appris de son Sauveur, avec la confiance, le repentir efficace et la lutte victorieuse contre le mal.
